

Renaud Escande, dir., *Le livre noir de la Révolution  
française*

Paris, Cerf, 2008, 882 p., ISBN 978-2-204-08160-3, 44 €.

Hervé Leuwers

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11422>

DOI : 10.4000/ahrf.11422

ISSN : 1952-403X

**Éditeur :**

Armand Colin, Société des études robespierristes

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 mars 2008

Pagination : 225-227

ISSN : 0003-4436

**Référence électronique**

Hervé Leuwers, « Renaud Escande, dir., *Le livre noir de la Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 351 | janvier-mars 2008, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11422> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11422>

---

française perçue uniquement comme un temps de déchainement des violences. Sans grande originalité, si ce n'est par une outrance remarquable des amalgames et la mention d'exemples plutôt inhabituels, l'auteur la rapproche donc de tous les régimes ayant usé de violence : « Robespierre, Staline, Pinochet, Amin Dada et les autres : même combat ! Méthodes identiques ! ». Le tout s'accompagne d'une belle ignorance de l'histoire de la Révolution, quoique la petite biographie de l'auteur nous apprenne qu'il est « historien de formation »... Parmi plusieurs dizaines d'exemples d'erreurs grossières, mentionnons l'existence du « Comité de salut public de Franche-Comté », la « Fête de la Fédération voulue par Robespierre », Babeuf « député du Tiers », ou encore Danton « signant un décret » stipulant l'arrestation immédiate de ceux qui ne portent pas la cocarde tricolore et ce en 1789...

L'ouvrage n'a rien à voir avec l'écriture de l'histoire et n'est qu'un pamphlet de bien piètre qualité. Qu'il ait pu trouver un éditeur et obtenir une large diffusion laisse rêveur quant à la misère intellectuelle aujourd'hui proposée à notre société. Nous pouvons toujours, bien sûr, revenir, à titre d'antidote salutaire, à la lecture de *La fin de la démocratie athénienne* de l'historienne Claude Mossé, mais en tant qu'historien et citoyen je m'interroge ici sur le sort de notre propre démocratie, dans la mesure où s'y déroule désormais de plus en plus ouvertement une sorte de guerre à l'intelligence. Accompagnant celle-ci, les ouvrages comme cet appel public « aux larmes » risquent hélas de se multiplier et de contribuer à l'abâtissement généralisé de nos concitoyens gavés de *panem et circenses*. Il convient assurément de prendre garde au phénomène et de ne point se contenter de l'ignorer par un silence méprisant.

Michel BIARD

Renaud ESCANDE, dir., **Le livre noir de la Révolution française**, Paris, Cerf, 2008, 882 p., ISBN 978-2-204-08160-3, 44 €.

Il est des livres dont une revue consacrée à la recherche et au débat scientifique ne devrait pas parler ; *Le livre noir de la Révolution française* est de ceux-là. Mais il est sur les étals des libraires, s'affiche dans la presse et sur les sites internet... Le titre, la date de sortie (le 21 janvier) et le contenu ne laissent aucun doute, et tout historien, tout lecteur averti, aura vite fait d'en comprendre la nature et de réagir par la colère ou le mépris. S'il s'agissait seulement d'ignorance des auteurs, ou de coup commercial de l'éditeur, à n'en pas douter, c'est le silence qui s'imposerait ; mais lorsque la manipulation vient se mêler au discours prétendument historique, le silence n'est plus de mise.

Qu'est donc ce nouveau livre noir ? On y trouve, d'après les titres des trois parties, des « faits », des études sur des historiens ou écrivains hostiles à la Révolution (« le génie ») et une « anthologie » de textes. Les auteurs ? Ils se disent « journaliste », « essayiste », « philosophe », « romancier » ou « historien », sans rattachement universitaire pour ces derniers, exception faite d'une dizaine (sur 46 auteurs !) de professeurs de littérature, d'histoire du droit ou d'histoire, et dont presque aucun n'est spécialiste de la Révolution ; à n'en pas douter, d'ailleurs, certains n'ont dû comprendre qu'à la sortie du livre la vraie nature du projet auquel

ils ont été associés. Les thèmes ? C'est le « martyr » de la famille royale, ce sont les « massacre », « persécution » et « vandalisme » qui ont fait la Révolution fantasmée des contre-révolutionnaires, ainsi que les échos présumés de ces événements. Les textes sont brefs et souvent sans appareil critique, sauf lorsqu'un auteur – et cela arrive – a écrit auparavant sur la question ; dans un article sur « La guerre de Vendée : guerre civile, génocide, mémoricide », Reynald Secher renforce sa démonstration par des notes infrapaginales où il cite *un* « historien » de la Vendée... lui-même (tout de même représenté par quatre titres). Ailleurs, la bibliographie est lacunaire, ou clairement orientée, comme si le travail des historiens avait cessé entre Taine et aujourd'hui... Et à quoi bon relever les erreurs - de la guerre qui commence en 1791 (p. 701) à la « conscription de mars 1793 » (p. 228) -, tant l'ouvrage s'inscrit dans le registre politique et religieux, et non dans le champ de l'histoire.

À la suite d'un extrait du *Grand déclassé* de Pierre Chaunu (1984), on retrouve un ensemble attendu de dénonciations : à l'origine de la Révolution, il y aurait les Lumières et le complot franc-maçon (p. 109). Quant à l'événement lui-même, les textes ne dénoncent pas tant ses violences (étonnamment, aucun article sur le bilan de la Terreur ou des guerres révolutionnaires...), que ses conséquences à long terme : « La terrible apocalypse déchaînée par la Révolution, apocalypse étirée dans le temps et dont les horreurs vont grandissant jusqu'à nous », selon un « essayiste » (p. 528). C'est le XX<sup>e</sup> siècle et, nous dit-on, la « décadence que nous connaissons aujourd'hui » (p. 383-384), que l'on cherche à nous expliquer. Pour nombre d'auteurs, aucun doute n'est permis : s'appuyant sur Furet et Arendt, ils présentent la Révolution comme la mère des totalitarismes (p. 675, 684, 743...) et voient dans Saint-Just l'annonce du fascisme (p. 183-211) ; un « écrivain » précise : « Bien entendu, Jaurès a remplacé Danton ; Marx, Marat ; Staline et Pol Pot en leur temps l'Incorruptible et Serge July, Hébert [...] » (p. 506). La Révolution est aussi mère des génocides (p. 248) et, d'ailleurs, trois auteurs précisent qu'en émancipant les juifs elle a rendu possible et même provoqué la Shoah (p. 403-404, 416-418, 743). Ils dénoncent avec plus de véhémence encore un recul des religions occidentales, provoqué par une Révolution foncièrement « anticatholique ». On s'étonnerait presque de ne pas voir un auteur déceler dans l'abolition du supplice de la roue un encouragement au crime, ou regretter dans la suppression de l'esclavage un abandon de l'encadrement spirituel des « nègres » prévu par le Code noir ! À les suivre, on en viendrait finalement à regretter le bon temps du roi très chrétien...

Au cœur de l'ouvrage, d'ailleurs, cette image d'une radieuse cité perdue revient comme un insidieux leitmotiv. Certes, le maître d'œuvre, père dominicain, ne prend pas la peine de définir son projet dans une introduction. Le choix des textes reproduits dans la troisième partie, et leur éventuelle présentation sont cependant éloquentes : voici donc du Taine, du Barruel, du Cochin, du de Maistre, et puis du Taine, et encore du Taine et du Barruel, avec bien sûr quelques extraits de correspondances et de débats parlementaires savamment choisis, on s'en doute ; le tout est parfois précédé de brefs textes introductifs qui révèlent une étonnante lecture morale du passé, où l'on croise des « bourreaux » (p. 759, 779), des « tyrans sanguinaires » (p. 783, 807), des « apostats » (p. 846) et un « lourdaud » (Pétion, p. 867) dont l'auteur raille les « fautes d'orthographe, et le caractère parfois approximatif de la syntaxe » (p. 867). La même approche se retrouve à l'intérieur du volume. Tel « écrivain », évoquant la « passion et [le] calvaire » du Dauphin,

écrit que « la République fit entrer dans la série des rois de France un second martyr, fils de martyr de la fidélité à leur céleste prédestination » ; mais, se rassure-t-il, grâce à la « providence », son cœur, « cette relique si touchante et si sacrée », a été épargné par le temps (p. 165, 179) ! Tel autre, parle du « martyrologe de la Révolution française » et conclut que « le christianisme survécut. [...] Le sacrifice des martyrs annonça la renaissance » (p. 225). Tel autre, encore, rejette la liberté proclamée car « on n'est libre que par don et l'on se trompe si l'on croit garantir la pérennité d'un don en décrétant qu'il est naturel ou en en proclamant le droit [...]. Si Dieu nous a créés libres, c'est parce qu'Il s'est donné lui-même et ne peut se reprendre sans nous détruire et sans se détruire » (p. 421). Tournons encore les pages, et apparaissent les « excités de 1848 » (p. 391), « les bandes soudoyées d'ivrognes et de soudards qui envahissent les galeries » des assemblées (p. 674)... Non, décidément, tout cela n'est pas de l'histoire ; mais tandis que le vocabulaire et les descriptions rappellent les écrits contre-révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, les analyses révèlent parfois une nette influence maurrassienne...

Alors pourquoi ce livre, pourquoi ce triste mélange des genres, pourquoi en 2008 ? Au-delà d'un possible attrait pour l'argent facile, ce *Livre noir* est-il une étonnante conséquence des tensions mémorielles qui traversent la France ? Une pression supplémentaire pour une suspension ou une réforme de la loi de séparation de l'Église et de l'État ? La conviction d'une possible reconquête chrétienne de l'Occident (évidente p. 441) ? Ou l'une de ces multiples résurgences d'un combat contre la République et les droits de l'homme ? Ce qui est sûr, c'est que ce *Livre noir* révèle une dramatique incompréhension du monde, et une lecture de la Révolution qui ferait sourire si elle ne manipulait pas l'histoire pour justifier des analyses et des propositions qui font parfois frémir, telle cette réflexion d'une « historienne et journaliste » qui admire la « lucidité » (p. 386) du maurrassien Bainville : « On a souvent dit que sous la monarchie de Juillet les jeunes gens s'ennuyaient parce qu'ils ne pouvaient pas en découdre. À part la guerre d'Algérie, commencée par Charles X, il n'existe aucun champ de bataille où ils puissent dépenser leur énergie latente. On touche là à un problème que la France vit plus que jamais aujourd'hui. Les luttes entre bandes rivales de banlieue ou leur propension à aller tout casser dans les grandes villes semblent être le prix qu'il faut payer pour la paix » (p. 390). Tout un programme !

Hervé LEUWERS

Michel BIARD (dir.), **Les représentations de l'« homme politique » en France**, Rouen, Publication des Universités de Rouen et du Havre, Les Cahiers du GRHis n°17, 2006, 93 p., ISBN 2-87775-420-0, 14 €.

Ce numéro des cahiers du GRHis (Groupe de recherche d'histoire de l'Université de Rouen) reprend l'essentiel des communications d'une journée d'étude organisée en 2005 par Michel Biard. La question centrale porte – ce n'est pas une coïncidence – sur une notion que l'on associe parfois à la crise démocratique contemporaine : celle de l'« homme politique » (inventée au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles) et de ses représentations. Le texte introductif de Michel Biard rappelle opportunément que la « fonction » a largement précédé la dénomi-